

# MÂKHI XENAKIS, L'ÉCRITURE DE SOI

PAR ELLE-MÊME

Le dessin, la peinture m'accompagnent depuis toujours alors que l'écriture est restée « secrète » jusqu'à la parution de mon premier livre écrit avec Louise Bourgeois, *L'Aveugle guidant l'aveugle*, publié chez Actes Sud en 1998.

Je crois que la meilleure manière d'approfondir cette question de « l'écriture de soi », en ce qui me concerne, est de revenir à ma petite enfance et au lien profond qui s'est établi avec mes parents à ce moment-là puisque pour eux, « l'écriture de soi » passait par la musique ou l'écriture. Et qu'il n'y avait que ça au fond qui comptait.

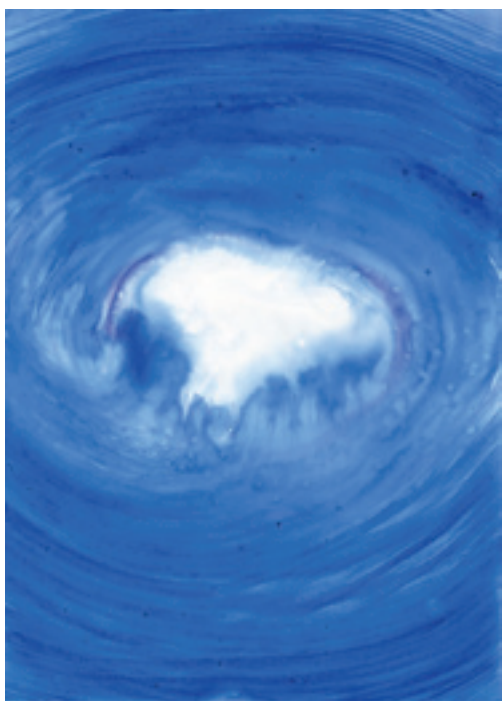
Ils avaient tous les deux un métier alimentaire qui leur prenait beaucoup de temps, si bien que le soir ou le week-end, ils s'installaient à leur table, lui avec ses partitions de musique, elle avec ses manuscrits, et se mettaient à écrire pendant des heures en silence. Comme je voulais certainement jouer et que, comme tous les enfants, je dessinais avant de savoir écrire, ils m'installaient à côté d'eux avec des feuilles de papier et des crayons afin que je dessine et surtout... que je les laisse tranquilles...

Un ami musicologue a retrouvé une partition graphique d'une œuvre que mon père était en train

d'écrire, en septembre 1957 (j'avais un peu plus d'un an), et sur laquelle je me suis mise à gribouiller... Visiblement, mon père n'en a pas été offusqué puisqu'il a annoté mes gribouillis au lieu de les effacer... Ainsi, très tôt, et pendant longtemps j'ai partagé leurs moments de création et d'écriture, croyant que cela se passait de la même manière dans toutes les autres familles. Ma mère a précieusement gardé et annoté un grand nombre de mes premiers dessins, ce qui me permet de découvrir les liens surprenants qui existent avec mon travail futur.

Il y a d'abord cette gouache datée et annotée par ma mère de 1959 (j'avais 3 ans). On y voit un œil central, intégré dans une sorte de corps hybride qui semble se projeter sur nous. Au fil du temps, j'ai fini par comprendre et accepter d'où venait ce regard et pourquoi il est si présent dans mon travail, j'en parle dans le livre que j'ai écrit sur mon père, *Iannis Xenakis, un père bouleversant*, où je raconte notamment que celui-ci, durant la dernière guerre, a perdu un œil, arraché par l'éclat d'un obus lorsqu'il était résistant en Grèce et que petite fille, le visage de mon père me fascinait et m'effrayait à la fois. D'une part, son côté droit, intact avec cet œil unique vivant et son regard puissant et puis, du côté gauche, sa joue blessée et cet œil de verre, fixe, mort, qui le gênait et qu'il enlevait à la maison, laissant apparaître une cavité creuse, rose, blessée... Je raconte aussi comment lorsqu'il enlevait, à la maison, cet œil de verre qui le gênait, il me demandait ensuite de le lui retrouver : « Mâa, cherche mon œil. » Je me souviens encore de ces moments où j'éprouvais un sentiment mêlé de peur et de fierté lorsque, chargée de cette mission si importante à mes yeux, je cherchais l'œil de mon père dans l'appartement... Je me souviens aussi de mon effroi lorsque, l'ayant retrouvé, je devais le mettre au creux de ma main pour le lui apporter... L'œil de mon père dans le creux de ma main qui me regardait...

Plus récemment, j'ai retrouvé ce dessin annoté également par ma mère, daté de 1964, j'avais 7 ans et demi. La Sorcière... Cette sorcière, ma mère m'a-t-elle demandé de la dessiner ou l'ai-je dessinée toute seule ? Et pourquoi ma mère, la découvrant, eut l'idée de noter la date et le nom que je donnais à cette créature ? A-t-elle été inquiète ou amusée que sa fille de 8 ans dessine une sorcière ?



Sans titre. 2020, encre sur papier, 13 x 18 cm.  
Courtesy de l'artiste.



*Sans titre.*  
2017, pastel violet sur calque, 30 x 30 cm.

Tout comme je semble parvenir à le faire dans ce dessin fait à l'âge de 11 ans. Pour mon anniversaire, mes parents, voyant ma passion grandissante pour la peinture, m'avaient offert un chevalet. Je me mets donc en scène, au milieu d'autres figures familières, prête à peindre, à affronter, à figer sur ma toile vierge, une forme inquiétante humaine ou animale affublée de nombreux bras et jambes, ressemblant étrangement à une araignée.

Je ne sais toujours pas d'où viennent ces monstres et ces fantômes. Je suis née dix ans après la guerre. Étaient-ce les angoisses de mes parents, qui avaient vécu la guerre de manière violente, qui ressurgissaient en moi, envahissant mes nuits et mes dessins ? Avais-je compris, lorsque mes parents m'installaient

à côté d'eux pour que je peigne ou dessine afin de les laisser écrire pendant des heures, qu'eux aussi mettaient ainsi leurs terreurs à distance ?

Était-ce la compagnie des petites idoles mycéniennes et cycladiques ou encore des personnages des icônes byzantines que mon père affectionnait tant et qui étaient présentes dans notre appartement, qui m'apprirent, si tôt, par leur manière de se tenir à la fois détachées du monde et pourtant si présentes, à mettre à distance mes peurs par le dessin ?

Cet œil, cette sorcière, cette araignée nous font face comme la plupart de mes sculptures et dessins futurs. ■

(extrait avec l'auteur d'un texte écrit à la fondation Hartung, septembre 2019)